

Homélie pour la messe de funérailles

du Père Charles Eynard de Monteynard,

le mercredi 9 mai 2018, en l'église Saint-Sulpice (Paris VI)

Un prêtre est mort, rassasié de jours. Il a porté du fruit en abondance. Vous en êtes, frères et sœurs rassemblés dans cette église en ce matin, le gage, avec beaucoup d'autres qui s'unissent à nous par la prière et aussi grâce à la télévision catholique KTO. Comme la mort de tout chrétien et plus encore sans doute, la mort d'un tel prêtre nous offre une occasion de méditer un peu sur le mystère de l'existence humaine dans la lumière du Christ Jésus. Nous sommes d'autant plus invités à le faire que notre frère est mort en plein temps pascal, dans la lumière liturgique du Seigneur qui est la Résurrection et la vie et que nous l'accompagnons en ce jour veille de la fête de l'Ascension.

Le Seigneur Jésus se proclame lui-même la vraie vigne : « Moi, je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. » Jésus ne se présente pas ici seulement comme le cep sur lequel sont branchés ou greffés les sarments, mais comme la vigne en sa totalité, le tout de la vigne du Seigneur, celle dont le Dieu vivant prend soin pour qu'elle porte un fruit qui le réjouisse, lui, pour l'éternité. La vigne de Dieu est le peuple d'Israël, le peuple choisi par Dieu, celui par qui et en qui l'humanité en sa diversité trouve sa justification, le peuple qui a accepté la loi de Dieu et consent suffisamment à en vivre au milieu de ce monde pour que l'œuvre du Créateur puisse être reconnue bonne et réjouir son auteur.

Jésus, selon saint Jean, se déclare ainsi à ses apôtres au soir de son dernier repas, juste avant d'entrer dans sa Passion. Comprendons donc ce qu'il annonce lorsqu'il poursuit : « Tout sarment qui est en moi mais qui ne porte pas de fruit, mon Père l'enlève ; tout sarment qui porte du fruit, il le purifie en le taillant, pour qu'il en porte davantage. » Dans la Passion, en un sens, la vigne de Dieu va être ramenée à l'unique Jésus et celui-ci, le Fils bien-aimé, va être purifié, taillé, émondé, d'une impressionnante manière, mais cela parce qu'il portait du fruit, ô combien, et pour qu'il puisse ensuite en porter encore davantage. Si nous comprenons un peu cela, frères et sœurs, plutôt : si nous acceptons de l'entendre, alors nous pouvons peut-être comprendre que toutes les tribulations de l'Église, au long des siècles et des années, ont été anticipées dans les souffrances de la Passion du Christ, dans les dépouillements qu'il a dû consentir, et qu'elles sont toutes éclairées comme autant de manières pour le Père de l'alléger de ce qu'il y a en elle de mort et de tailler ce qui peut porter du fruit de manière plus abondante.

Le Père de Monteynard était un prêtre, un prêtre de Jésus-Christ. Comme chrétien, il avait compris qu'une vie humaine ne pouvait être féconde pour l'éternité qu'en étant greffée sur le Christ comme un sarment doit l'être au cep de la vigne pour être vivifié et vivifiant, car « hors de moi, dit Jésus, vous ne pouvez rien faire ». Hors du Christ Jésus, aucun homme, si loyalement et droitement mène-t-il sa vie, si élevées soient ses vertus et si maître de ses vices se rend-il, ne peut échapper vraiment à la force d'usure, de corruption, d'anémie, de division du péché. Nous pouvons et devons affirmer cela, à condition de contempler dans le même mouvement comment le Christ Jésus, en entrant dans la mort comme il était passé par la naissance, a rejoint tout être humain, beaucoup plus intimement que la plupart ne le savent et pour que chacun d'eux puisse, le jour venu, consentir à être repris de l'intérieur par le seul qui puisse être le Seigneur de tous. Comme chrétien, donc, notre frère avait compris que sa vie n'avait de valeur, de fécondité, que dans la mesure où il se gardait uni

au Christ Jésus, laissant les paroles de celui-ci demeurer en lui et y produire leurs effets. Comme prêtre, il avait consenti à n'avoir d'autre efficacité en ce monde que celle de Jésus. Il avait consenti que sa voix et sa parole soient seulement le relais de la parole de Jésus, si forte et si faible à la fois, quand sa parole à lui savait se faire si convaincante et déterminante. Il avait consenti que les seuls gestes décisifs de ses mains consistent à présenter le Corps du Christ comme celui-ci veut qu'il le soit à ceux et celles qui cherchent à le recevoir et à donner son pardon en traçant le signe du salut dans l'espace, lui qui était capable de tant entreprendre et qui avait besoin de tant agir. Il avait accepté de n'avoir pas d'autres moyens d'action, vraiment à lui, dont il puisse se prévaloir, que ceux que le Seigneur Jésus entend être servi pour s'approcher des membres de son Corps.

En cela notre frère a été comme tout chrétien, comme tout prêtre. Il avait cependant compris avec une acuité spéciale, à travers un cheminement et des circonstances dont quelques-uns parmi vous peut-être connaissent les détails et le secret, que l'humanité, dans notre pays à tout le moins mais sans doute bien au-delà, était entrée dans un temps où le peuple de Dieu, l'Église, ne pourrait plus compter sur d'autre soutien que celui du Seigneur, le seul qui la constitue. Il avait senti que l'humanité en notre pays à tout le moins était entrée dans un temps où la famille, le lieu de venue au monde et de croissance de chacun, serait fortement mise à l'épreuve parce que ses supports sociaux, économiques, culturels, se déroberaient progressivement sous elle, et il avait reconnu en cette situation, non pas seulement la force du mal qui veut tout détruire de l'œuvre du Créateur et l'usure du temps qui menace les réalités les meilleures, mais aussi l'œuvre du Père qui purifie en taillant ce qui porte du fruit et pourrait en porter davantage, pour la joie de beaucoup plus et pour compenser les manquements de beaucoup d'autres.

C'est pourquoi notre frère, le Père de Monteynard, que nous présentons au Père des miséricordes en ce jour où sa vie terrestre est scellée, s'est engagé de toutes ses forces, avec toute son énergie, toute son intelligence, tout son sens de Dieu et de son œuvre, au service des familles et au service des jeunes. Au service des familles, pour aider celles-ci à s'enraciner dans le Christ, à oser se penser non pas à partir de stratégies sociales, non pas seulement à partir de l'intensité des liens d'affection et des émotions de la sensibilité, mais à partir du Christ Jésus lui-même, de son commandement d'amour qu'il vit, lui, pleinement, pour que ses disciples puissent le garder, se laisser travailler par lui, être poussés en avant par lui, de sorte que les familles, greffées sur le Christ, soient des lieux d'apprentissage de l'amour comme service et comme don de soi et non pas comme possession et appropriation. Au service des jeunes, pour que ceux-ci osent se croire capables de relations valables pour la vie éternelle, osent se risquer à déployer ce qui les habite de talents et d'affectivité et de pulsion de vie dans l'espérance de pouvoir unifier tout cela par la grâce du Christ, dans la charité du Christ, afin que tout cela soit porteur de fruits réjouissants pour tous.

Il a osé croire que les jeunes de la fin du XXème et du début du XXIème siècle n'étaient pas condamnés à n'être que les jouets de leurs désirs anarchiques stimulés par la culture des loisirs et de la consommation ni des individus définis par leurs besoins de réussite et de confort face à la menace de l'insignifiance et de la mort, mais qu'ils pouvaient être conduits à s'engager dans des amitiés fortes et chastes à travers lesquelles ils pourraient mener leurs vies comme une aventure de service et de don, et il osait les assurer qu'ils y trouveraient la joie. Il a osé croire que la famille n'était pas une structure sociale historiquement située, unissant tant que bien que mal dépendance et protection, vouée à être emportée par le flux du temps, mais un mystère de communion des personnes dans la vérité des relations dans lequel chacun pouvait apprendre à être aimé et à aimer

en actes et en vérité, non par orgueil ou vanité mais comme une mission pour laquelle chacun est établi. A travers l'œuvre de l'Eau vive, très simple dans son intuition, mais d'une simplicité dont notre frère a dû conquérir les moyens chaque fois, moyens matériels mais surtout moyens humains, faisant résonner l'appel du Christ qui s'adresse aux siens non comme à des serviteurs mais comme à des amis, pour leur demander beaucoup et même toujours davantage, mais encore une fois non pour les utiliser comme des esclaves, pour leur partager ce que lui-même vit comme à des amis, le Père de Monteynard a ouvert à beaucoup d'entre vous, assurément, le chemin qui vous conduit à la joie de porter du fruit dans le Seigneur.

Frères et sœurs, il avait été donné à notre frère d'entendre, de voir, de toucher, « ce qui est depuis le commencement », « le Verbe de vie » qui se fait « vie éternelle » pour nous. Comment ? C'est son secret et plus encore celui de Dieu. Ce qu'il avait vu et entendu, à la suite de l'apôtre, il a su l'annoncer et sa manière d'annonce a permis à beaucoup d'entrer dans « la communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. » En ce jour, nous rendons grâce à Dieu pour ce qu'il a rendu possible à son serviteur. Nous rendons grâce à Dieu pour ce que tant et tant d'hommes et de femmes, de jeunes et d'adultes, ont reçu de lui grâce à ce serviteur-là. Nous demandons que l'œuvre commencée puisse porter de beaux fruits encore. Le fruit principal, comprenons-le, frères et sœurs, est et sera de nombreuses familles qui portent et porteront au milieu de notre humanité témoignage qu'aucune vie humaine ne se réduit un fragment fatalement brisé et voué à l'oubli, mais que chaque vie humaine est un sarment qui peut porter du fruit, le fruit qui rendra abondant pour tous le vin des noces éternelles. En accompagnant ce matin notre frère de la prière de l'Église entière, en le remettant à la puissance de Dieu, nous demandons au Père au nom de Jésus, le Seigneur, et nous savons que le Père nous donnera pour notre frère ce que nous espérons. Dans le même mouvement, nous demandons non moins au Père, ce que le Père de Monteynard demandait dans sa prière pour tous ceux qu'il avait pu aider et qu'il demandera dans la communion des saints pour chacun : que chacun garde le commandement du Seigneur en vérité : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Amen.